

sent. Ils travaillent à se rendre plus instruits et meilleurs, à augmenter leur savoir, à se corriger de leurs imperfections et de leurs défauts. Modestes, ils évitent les deux ridicules travers : l'orgueil et la vanité.

II

LA MORT ET LE BUCHERON.

Un pauvre bûcheron tout couvert de
[ramée (1),
Sous le faix (2) du fagot aussi bien que des
[ans
Gémissant et courbé, marchait à pas
[pesants,
Et tâchait de gagner sa chaumine enfu-
[fumée (3).
Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de
[douleur,
Il met bas son fagot, il songe à son mal-
[heur.
Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au
monde ?
En est-il un plus pauvre en la machine
[ronde (4) ?
Point de pain quelquefois, et jamais de
[repos :
Sa femme, ses enfants, les soldats, les im-
[pôts,
Le créancier et la corvée (5),
Lui font d'un malheureux la peinture
[achevée.
Il appelle la Mort (6). Elle vient sans
[tarder,
Lui demande ce qu'il faut faire.
" C'est, dit-il, afin de m'aider
A recharger ce bois ; tu ne tarderas
[guère (7)."

(1) *Ramée*, branches avec leurs feuilles.

(2) *Le faix*, signifie *le fardeau*.

(3) *La chaumine* est une cabane plus chétive et plus misérable que la *chaumière*. Celle-ci est enfumée, sans air et sans jour.

Ce début est un petit tableau plein de tristesse. Comment ne pas plaindre ce pauvre vieillard, courbé par les ans, accablé du poids de son fagot, qui tâche péniblement de gagner sa misérable demeure !...

(4) *La machine ronde*, périphrase pour désigner la terre.

(5) *Sa femme, ses enfants*, qu'il a tant de peine à nourrir.—*Les soldats*. Il fallait alors loger gratuitement les soldats de passage.—*Les impôts*. Ils étaient bien lourds pour le pauvre peuple qui avait seul à les supporter.—*Les créanciers*. Il a fallu emprunter à des taux excessifs pour payer ces impôts.—*La corvée*. Les paysans devaient travailler gratuitement un certain nombre de jours pour le seigneur de l'endroit ou pour le roi.

(6) *La Mort* était représentée par les anciens sous les traits d'un squelette vêtu d'un linceul et portant une faux.

(7) *Tu ne tarderas guère*, ce sera vite fait.

Le trépas vient tout guérir ;
Mais ne bougeons d'où nous sommes (8) :
Plutôt souffrir que mourir,
C'est la devise des hommes.

Conclusion.—Cette fable ne nous donne aucun conseil. La Fontaine constate simplement un fait. Ce qu'il a voulu surtout, c'est nous faire la peinture achevée du malheureux.

Dans cette courte fable, La Fontaine s'est élevé, sans nul effort, par la sincérité du sentiment et la simplicité du langage, jusqu'à la plus haute poésie.

(Journal des Instituteurs.)

Dictées d'orthographe usuelle.

I. NE BUVEZ JAMAIS D'EAU FROIDE QUAND VOUS ÊTES EN SUEUR.

Par une chaude journée d'été, le petit Guillaume était parti pour la campagne. Il avait marché si vite que ses joues étaient brûlantes et qu'une soif ardente le dévorait. Le malheur voulut qu'il arrivât bientôt sous un épais bouquet de chênes gigantesques. Là se trouvait une source claire, brillante comme un filet d'argent, mais si fraîche qu'on l'eût crue glacée. L'imprudent enfant se précipite sur cette eau et en boit à longs traits. Mais bientôt il tombe sans connaissance.

Des passants charitables le ramenèrent malade chez ses parents. Ceux-ci lui prodiguèrent pendant plusieurs jours les soins les plus assidus. Dans les intervalles de repos que lui laissaient les fréquents accès d'une fièvre pernicieuse, le pauvre Guillaume s'écriait : " Qui eût dit que cette eau si belle et si rafraîchissante contenait un poison qui pouvait me faire mourir !—Ce n'est point la source qui est la cause de ta cruelle maladie, lui répliqua son père : c'est ta grande légèreté qui a fait tout le mal. Ne sais-tu donc pas qu'il est très

(8) *Ne bougeons d'où nous sommes*, n'allons pas au-devant de la mort.